



THOMAS DEMAND, ÉCHAFAUDEUR D'IMAGES

Thomas Demand. Le bégaiement de l'histoire

Jeu de Paume, Paris
Du 14 février au 28 mai 2023



L'exposition que le Jeu de Paume consacre actuellement au photographe allemand Thomas Demand, après une étape à Shanghai et avant Jérusalem cet été, vient combler une lacune importante puisque l'artiste n'avait bénéficié d'aucun événement d'envergure sur le sol français depuis 2000. Intitulée avec justesse et humour *Le Bégaïement de l'histoire*, l'exposition propose de découvrir ou redécouvrir à travers un parcours plus thématique que rétrospectif l'étendue de son œuvre et de mesurer sa portée épistémologique. La scénographie intégralement conçue par son studio se mue ici en un geste conceptuel, qui accompagne, rejoue presque, ce qu'on voit à l'image. **PAR GÉRALDINE BLOCH**

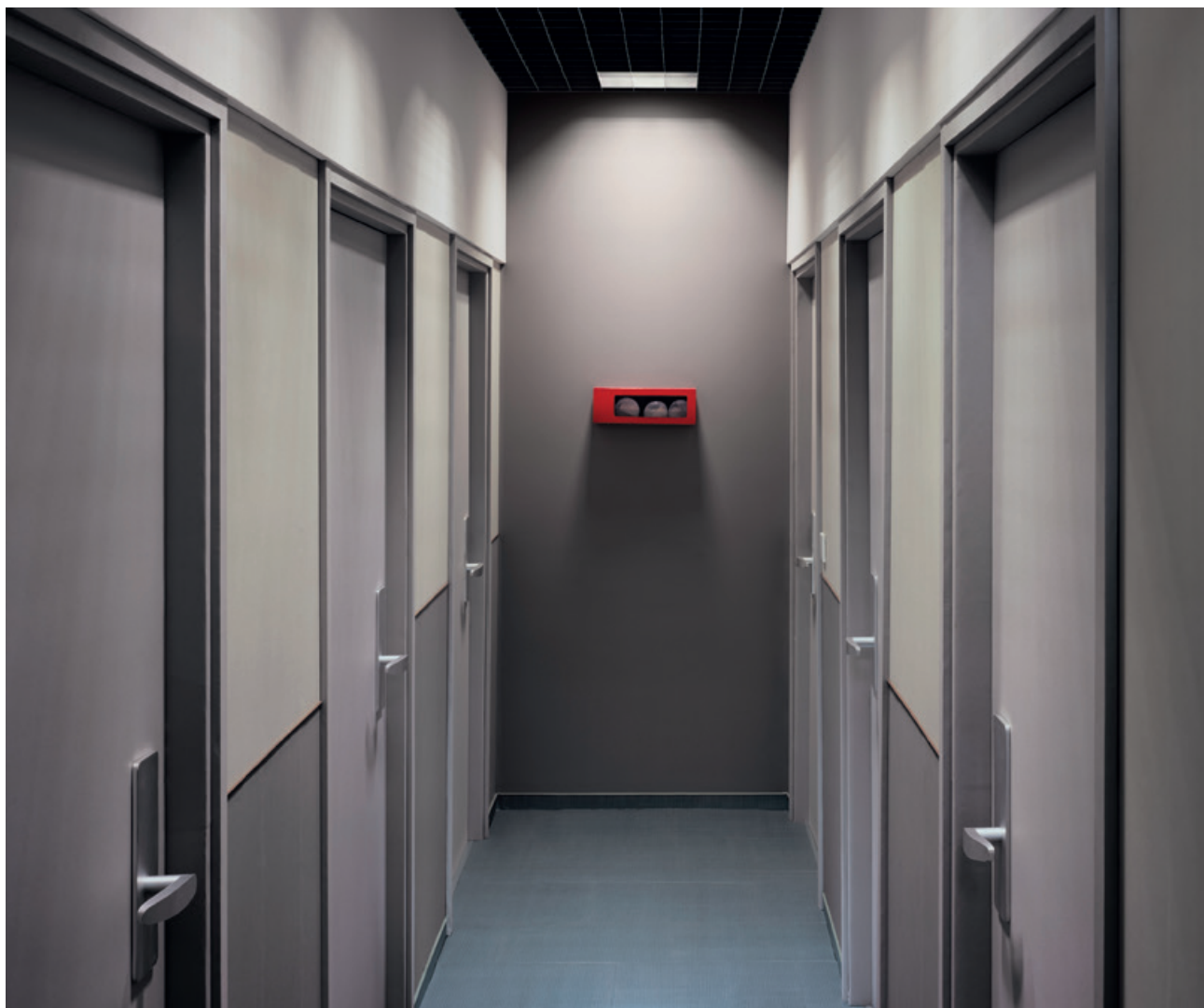
Vue de l'exposition de Thomas Demand, *Le Bégaïement de l'histoire*, Jeu de Paume, Paris, 2023. À gauche : *Ruine / Ruin*. 2017, tirage sur diasec, 180 x 300 cm. À droite : *Kontrollraum / Control Room*. 2011, tirage sur diasec, 200 x 300 cm.

On pourrait dire que depuis ses débuts, Thomas Demand cherche, littéralement, à faire tenir debout ce qu'il a vu en image(s). Images d'actualité, images politiques, symboliques, images reproduites, muettes, qui peuplent son esprit pour une raison bien précise. Pour cela il a conçu un protocole, des méthodes de travail si rigoureuses qu'elles rappellent celles d'un architecte. On entre dans son univers visuel par le prisme de la sculpture, de l'haptique, au moins autant que par celui de la photographie : au fil du temps, ces deux dimensions sont devenues indissociables, elles se font en permanence écho. Né en 1964 à Munich, Thomas Demand se forme à la Kunstakademie de Dusseldorf auprès du sculpteur Fritz Schwegler

qui l'encourage vivement à développer son travail de maquettes, puis obtient un Master of Fine Arts au Goldsmiths College de Londres en 1992. Assez naturellement et rapidement, la prise de vue, au départ simple outil lui permettant de garder trace de ses fragiles constructions en papier, devient le but ultime de son entreprise.

Des consistances de l'image

La fabrique secrète de l'image, sa reproduction, sa circulation, sa translation, sa légende, l'image médiatisée en somme, voilà le vaste champ qui l'obsède. Entre épousailles et mise à distance, Thomas Demand choisit la mise en abyme. Considéré dès le milieu des années 1990 comme un auteur incontournable de la



photographie plasticienne, il a su développer un procédé et un langage si particuliers qu'on reconnaît immédiatement son « style ». Les lieux de papier et cartons découpés qu'il érige avec une exactitude maniaque et qu'il photographie nous entraînent dans un monde familier mais liminal, où tout se tient mais semble pourtant impossible. On se balade dans les images de Demand comme dans une bande dessinée dont les bulles seraient restées vides. Le silence est partout, la figure humaine nulle part. Ce sont pourtant bien des environnements de vie qu'il observe à la loupe.

Nommée *Pulsion architectonique*, la dernière salle de l'exposition insiste sur cette part très manuelle du travail en atelier. Découpes, patrons, gabarits sont suspendus et bien ordonnés comme les étoffes d'un modiste. On comprend que la bidimensionnalité de la feuille de papier et son inertie deviendront tridimensionnalité et tension. Demand raisonne en volumes et en rythmes. Le papier est souple mais a tout de même ses lois : réaliser ces minutieuses transpositions en trois dimensions exige parfois des mois de travail, mais c'est de cette étape décisive et éphémère que naîtra l'image unique. Demand appartient à la génération Photoshop de la retouche sophistiquée d'images, mais il s'acharne à travailler de la manière la plus analogique et artisanale qui soit pour s'attaquer à la question de l'illusion, du vrai et du factice. À sa manière il opère une sorte de standardisation de tous les éléments en présence. Pans de murs, prises électriques, faux plafonds, dossiers administratifs, téléphones sont plus vrais que nature, mais leur étrangeté provient du fait que tous ces objets sont faits d'un seul matériau, et d'une seule texture, quelle que soit leur couleur. Demand ne cherche pas l'illusion parfaite. Perfectionniste mais pas dans la séduction pure, il veut nous entraîner au-delà. Un coin de table très légèrement décollé, une prise sans trou, un verre d'eau bizarre, une petite fente dans un mur sont autant d'indices qui nous laissent entrevoir la nature complexe de ce que nous regardons. Demand touche à des sujets sensibles, graves, et le caractère faussement impeccable, lisse, lustré de ses œuvres relève sans doute d'une certaine pudeur. Lorsqu'il évoque Gaza ou Fukushima par exemple, il fait en sorte que son



piège visuel ne soit pas trop acéré. Il fait en sorte que les tas de ruines et les écrans de contrôle en carton ne fonctionnent pas trop bien. Il neutralise l'émotion première et nous fait glisser avec poésie tantôt vers le doute tantôt vers la certitude comme dans son film *Pacific Sun* (2012) qui simule un séisme.

Vases clos

Thomas Demand joue souvent sur un sentiment d'enfermement, de huis clos dans ses images, avec en filigrane la cellule, l'assignation à résidence, la surveillance, le contrôle... Architectures presque aveugles, couloirs impersonnels, portes fermées, chambres d'hôtel sans fenêtre ni sources lumineuses autres qu'artificielles sont devenus au fil du temps un paradigme de son travail. Une sensation de claustrophobie nous saisit souvent, renforcée par la taille des tirages calquée sur le réel, qui donne le sentiment de pouvoir entrer physiquement dans l'image. Notre œil traverse ces espaces d'illusion, se heurte à un irrémédiable

Thomas Demand.
À gauche : *Refuge IV*.
2021, tirage sur diasec, 200 x 240 cm.
À droite : *Gangway*.
2001, tirage sur diasec, 225 x 180 cm.



hors-champ inaccessible, et à un seuil. Cette volonté de nous immerger, voire de nous reléguer dans un monde presque parallèle, devient flagrante dans la série *Refuge* réalisée en 2021. Dans le sillage d'autres travaux qui se focalisent sur des espaces ordinaires habités par des présences très particulières tels *Zimmer* (1996), liée à la figure controversée et sectaire de L. Ron Hubbard, l'inventeur de la scientologie, ou encore *Backyard* (2014), qui reconstitue l'arrière-cour de la maison du terroriste Tamerlan Tsarnaïev, l'un des deux responsables de l'attentat du marathon de Boston en 2013, *Refuge* tente une reconstitution de l'hôtel où Edward Snowden vécut caché à Cheremetievo en Russie. Comme toujours chez Demand, la figure humaine est absente mais tout un cortège d'objets et de signes indique sa présence dans les parages de l'image. La question du lieu surgit alors : où sommes-nous ?

Fragiles ready made

L'avant-dernière salle, nommée un peu ironiquement *Les Mystères de la vie quotidienne*, présente un ensemble de petits formats carrés aux encadrements classiques en total contraste avec le traitement très monumental des pièces précédentes. Initiés en 2008, ces travaux, que Thomas Demand appelle les *Dailies*, procèdent d'une poésie du modeste et du quotidien. Gobelets en carton fichés dans un grillage, mégots de cigarettes écrasés dans le sable, pile de courrier au pas d'une porte, laisse attachée à un poteau, nœud rouge comme un cadeau... Cette fois, c'est Demand qui prend les photos, au téléphone portable. Il s'agit de fixer des détails, des trouvailles de rue qui, dans le spectre de la banalité puis dans les mains de Demand deviennent de petits trésors extraordinaires. Car ce sont bien des cadeaux que l'artiste se fait ici, des petites réjouissances de rien du tout, qu'il nous offre par la même occasion. Comme un pas de côté vis-à-vis des images officielles, vides et écrasantes, avec lesquelles il aime jouer, et que nous ne pouvons pas totalement absorber tant elles fourmillent d'éléments, les *Dailies* paraissent



extrêmement simples et concentrées. Ce qu'elles donnent à voir : les traces de passages et de gestes anonymes, des petits accidents visuels anodins mais dont la plasticité et l'éloquence discrète frappent l'artiste. Leur petite échelle invite cette fois à rester à hauteur d'homme. Les papiers colorés et immaculés viennent comme restaurer la beauté salie de la rue.

La vie moderne, urbaine, mondialisée, la société papivore, sur fond de crime, de complot et de désinformation, est au cœur de son iconographie, et si certaines pièces de Thomas Demand prennent des accents plus bucoliques telles *Lichtung* (2003), cette fantastique canopée de ficus en clair-obscur, ou *Pond* (2020), hommage aux *Nymphéas* de Monet reproduits à toutes les sauces, elles tiennent plus des paradis artificiels que de l'ode à la nature. Il y a quelque chose de l'ordre de la chronique dans cette exposition. Elle raconte une sorte d'*American way of life* : pas celle des années 1950, mais celle d'aujourd'hui. Comme si, de notre canapé, nous avions zappé sur toutes les chaînes et tous les programmes possibles durant une journée entière, et qu'on se souvenait de certaines choses vues, entendues, mais pas de tout. ■

Thomas Demand.

En haut : *Pond*.

2020, tirage sur diasec, 200 x 399 cm.

En bas : *Atelier*.

2014, tirage sur diasec, 240 x 341 cm.

À droite : *Daily #32*.

2017, tirage Dye-Transfer encadré, 65,8 x 55,2 cm.